

Gilbert Bourson

Poésies



Collection

Œuvres complètes

chez

Le chasseur abstrait éditeur

2013

Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX
12, rue du docteur Jean Sérié
09270 Mazères - France

www.lechasseurabstrait.com
info@lechasseurabstrait.com

ISBN : 978-2-35554-279-4
EAN : 978235552794

Dépôt Légal : juillet 2013

Copyrights :

© 2013 Le chasseur abstrait éditeur

Gilbert BOURSON

ŒUVRES COMPLÈTES

POÉSIES

POÉSIES

Sonates	9
Congrès	65
Joie rouge	121
Voeries et autres ciels	159
La tournée du barman	219
Parking blanc	259
1 Il n'y a pas d'étoiles En lisant un poème d'Emily Dickinson Peintures Incipit À champ Tête la première	
2 Sainte Sauterelle	
3 Sur le sol de l'arbre Idiomatic's argonaut's Quelques bords	
Se faire un lieu	323
1 Se faire un lieu	
2 À travers les cloisons Sur la vague Entrées Mots sur papier Par-dessus la jambe Insight	
3 Atribus	
Quarante poèmes en prose	411

I

Dans **Sonates**, les poèmes ne sont pas organisés autour d'un thème, pas plus qu'ils ne baignent dans un climat unique, chaque texte est autonome, ce sont des moments d'émotion devant une scène entrevue, une lecture, un paysage ou un tableau. Certains partent d'une réflexion, d'une idée dont se sert le poème comme d'un clavecin. Je veux placer le lecteur face au spectacle des mots jouant le texte du monde et des choses qui le constituent. Il ne s'agit pas de comprendre ce que le poème veut dire mais d'entendre ce qu'il dit, d'habiter le lieu qu'il est devenu. Ce n'est pas le poème qui est énigme, c'est le monde. Il faut aimer l'énigme qui permet de rêver chaque instant de sa vie. Sauver l'énigme c'est sauvegarder l'émotion qui seule est émeute. La plupart des poèmes qui composent l'ouvrage sont des paysages. Non des descriptions de paysages, pris sur le motif en quelque sorte, mais des images de pensées, des paysages mentaux qui sont tout aussi réels que les naturels, puisque ceux-ci n'existent qu'appréhendés par un observateur à qui ils renvoient son langage, son imagerie, en un mot sa propre libido. D'autant qu'après un certain temps, je suis moi-même devant ces textes, comme devant des paysages rencontrés au détour d'un chemin. Bien entendu, **Sonates** contient aussi des textes plus « narratifs » d'autres plus « réflexifs » avec parfois certaines scènes humoristiques. Le quotidien y est présent partout, mais sous l'angle de l'insolite, parfois de l'inquiétant. Evidemment, la partie **Autres sonates** qui contient les derniers poèmes du livre, est la plus « difficile » en ce sens qu'elle est la plus méta-poétique, la plus référentielle du recueil. Toutefois, si on se laisse aller du côté du rêve, on se trouve transportés sur des quais insolites ou pris dans des enquêtes linguistico-burlesques où le sens est lui-même son propre enquêteur. Une des références du livre **Sonates**, est Jacob Böhme le philosophe cordonnier de la renaissance qui a écrit entre autres un livre intitulé « La signature des choses ». Les choses nous parlent à travers le langage que nous utilisons pour les nommer, le chargeant de toute une symbolique à la fois universelle et subjective. Un poème n'est pas à comprendre mais à appréhender comme quelque chose qui s'ajoute au monde et non comme son commentaire. **Sonates** contient aussi des poèmes sur des lectures : Kafka, la Bible, Dante, Virgile, ainsi que des scènes de la vie quotidienne. Mais tous ces sonnets privilégient le rythme, la sonorité, la scansion et des jeux sémantiques facilement repérables. Les références en sont

quelque part secondaires. Ce livre est en fait le plus immédiat que j'ai écrit en ce sens qu'il repose essentiellement sur des épiphanies, ces instants privilégiés où nous sommes requis par cela qui précède la pensée et qui la place en porte-à-faux avec son prédicat. Appréhender un poème de **Sonates**, c'est se placer devant les incertitudes du sens qui replacent le langage du côté des émotions qui en furent l'origine. Si nous pouvions nous tenir sur toute la surface du monde elle se réduirait à l'exigüité de notre propriété intérieure, ce qui nous renseignerait moins sur le sens du monde, que sur notre façon de l'appréhender et sur notre petit jardinage existentiel. Ces poèmes sont des rêves éveillés, des rencontres fortuites entre les mots et les choses qui forment le fond de mon imaginaire, et **Sonates** en expose de petits blocs comme autant de précipités au sens alchimique du terme. Je considère chacune de ces sonates comme des approches sous tous les angles possibles du visible, du lisible et du pensable, un peu à la façon d'un peintre, couche sur couche et pli sur pli. **Sonates** est un livre aussi lisible qu'une hache de silex, une haie de jardin, un arrosoir au clair de lune, un géranium sous la pluie, et surtout moins illisible que les fausses évidences énoncées clairement à longueur de ce temps qui les conçoit si bien, lequel ne sait plus lire, dès que la pensée sort des sentiers battus, et que la langue qui la risque se pense autrement. Je voudrais insister sur la musicalité de ces textes. La poésie est musique, l'image est musicale, elle s'impose en premier par la sonorité, le rythme, la cadence. La langue doit faire entendre ce qu'on voit, qu'on a vu, imaginé, et pensé. La pensée est matérielle, elle se prononce, se vit dans le corps, se danse comme disait Rimbaud. Contrairement à mes autres livres, celui-ci contient des poèmes écrits au jour le jour sans souci de construction. C'est un peu comme un journal. La première partie est la plus ancienne, elle formait à l'origine un recueil à part, mais les poèmes ont paru dans différentes revues un peu dans le désordre.

SONATES

Le lierre, aujourd'hui, la foudre

Permission des durées concaves, illettrées
Dans les lettres qui font l'appel, permission
Dans les sueurs malignes de la mort, visage
Acculé vers les bleues latrines du sort,
Les contrées défaites, les luttes infirmes,
Les ciels déhanchés de livresques hantises,
Les cendres, l'écorce de vie, la carafe
Aérienne de l'erre, durée prise en faute
À même son amande perfide, en mission
D'ouvrir l'angle à foison de l'aveugle blancheur.

Nuages sous l'ongle, bouche rapide, élan
De la plume sous le casque noir, poignet
Puéril et la lampe. Un fin cercueil s'enfuit
Près des lèvres. C'est nue
Qu'est la mèche imprécise du feu
Qui régit ton murmure, improbable
Tison. Mais fier. Bout du monde, c'est tout
Cela qui bouge près des murs, des mots
Sur le sol, ce muet dallage, couloir
Où la serpillière garde son secret. Et toi
Tu regardes l'âtre où le vent
Déjoue notre ardeur, défait nos regards.
Et tu es glacée dans ta maigreur d'angle
Où se plait l'horloge et le noir départ,
La pointe infinie du seuil.

Eau lente et défroque un poisson
Surgissant t'interpelle, envie
De piscine, un soir bleu de palmes,
Sous l'air, des rasoirs d'aisselles
Trop brunes ; le poivre descend
Sur la route sèche, bavarde
Escorte dans l'herbe de la nuit tombée
Brusquement. Bungalows
De ferveur et l'iguane des sueurs
Sous les caracos. Tambours
De poubelles, doigts banquiers, chemises
Dans le métro : Crocodiles verts.

Le matin s'écoute casser les nervures
Du cap transparent. Tout est en suspension
Sur la Fragilité (il y avait tes doigts
Dans l'angle lumineux du réveil), le chat
Découvre les copeaux légers de l'ironie, confettis
De nos utopies sous la large coupole indécente
De nos volées d'ailes. Le ciel nous pigeonne,
S'établir ici, n'est pas à notre compte. Et poser
Quelque pied sur le sol farineux de la fiction du jour,
Pose une citation comme un cadran solaire
Où Effy préférerait l'héliotrope à Menton.

De sourdes gouttes, regards, miettes
D'encre abusée par deux ailes
Froissées. Mailles de peau cintrée
Sur le muscle de l'heure, un
Clergyman, un second sur
Le trottoir, deux jambes moulées,
L'Ogive du soir ; et Dieu bondissant

La courbe émotion du Vivant, talons
Séculiers sur l'asphalte de la conscience.

Accroupissement de becs, l'azur
Défié, portes et impostes (nuages
Verbeux préconisant
Liseron de collision avec
La terre chaude, arable,)

Cavernes vocales spires dans
Le sec résidu d'étapes, narines
Mongoles, chienne, alcôve aux oracles
D'eau (celle qui émacie

Les voies insolentes, sentes
Burins d'attente insultée
D'oiseaux) cet exil criard, (cuivre
Au panégyrique bronzant
L'absence)

En clameur, lointaine, imminente.

Suprême élan (cœur vif dans
Le lierre abattu, poussières) puis
Le passage outré, tendu
Où l'œil s'arque, plis
De caniche éboulé contre

Le vernisseur de cadence (œil
Sur la fine attache, agrafe
À ce monde, sexe
Accru par le rythme sur la
Tension (taille, orage, dans
L'air;

Et caduque prose (journal
Jauni, bière brune) le vers
Compte en pieds la désillusion
Car déjà

Le désir aboie (très au loin
Sa laisse coupant, déjà
L'horizon.

De poussières voûtée, la parole
Est terre, perce pied de vert
Débat (épode au goudron
Farouche, aorné) la chèvre

Aspergée, embouchée de fièvre, tu viens
Tourner les plis, tout autour
Des mots, girer
Les flous capricornes, et sous

La fente abusive (au roc
Détroussé) s'immisce
Un serpent, flèche

Ici du tout juste endroit
Précis (comme un doigt
Pointé) où du lierre bolide sort

Un parfum d'iris et d'ailes coupées.

Précision des liens le navire vert
Des prés qui s'incrument dans la lumière;
Précision du tir de l'envol,
Pistes nues étalées d'indécents graines

Et les médaillons aux moteurs du bleu ;
Précision vers les ors, vers les ombres
Un programme chargé
Progresse dans l'espace ouvert,

Mais ton dos ridicule avance
Vers sa face
Et le tir de ton illusion cherche la précision
À travers le masque précis du mystère.

Occupant ci et là, désirant un gîte
Et déjà envolé, la fenêtre n'étant
Que coupure élevée
Dans l'improbable écart
D'une lèvre ébahie, puis rien

À nouveau, le désir d'être ici
Ou là dans le temps, se cherchant
Pivot sur le sel de la mer, les chevaux
De l'œil, planté

Par l'écume, comme il se disperse,
Lessive abusant des membres
Haillons

S'étirant pour voir.

Nulle exigence, le repos
Dans la boutique de vie, la porte
Claque sur le temps, dans l'Orbe
Ameuté d'oiseaux, cris
De cassure bleue, nourrice
Épanouie du vent, plutôt

Courant d'air, trouée de certitude
Dans l'or azuré ; matinée
Sans fissure, à peine l'enfance
Entrevue, la cour façade du lac
De tranquillité ;

Plus loin l'étendard
D'une chevelure engrange un départ
Permanent, invite
Au lancer joyeux et mortel
D'une pierre dure et précise:

Lèvres en crue, parole avivée
De portes sur l'air,
Espace altéré des ailes
Qui battent
Océan frémissant de narines ;

Clairs, transparents oiseaux
Des litiges – Rochers accroupis
Dans la mousse majeure.
Nomades iris, saxifrage ici
Qui circule
À travers les choses courbées
Par les noueux poitrails
Des longs coursiers crêtant
Leur jubé de joie,
Sabotant à l'ole du jour, ébruitant

Jusqu'à l'os, la lumière écartée
Sur le vitrail du sel.

Entre les deux extrêmes
Ce pus du désir, ailes ouvertes

Pour la chute, le poids
Dans le cœur, la poitrine marquée

D'un trait noir

Écarte un mur qui s'étend

Minutie de cascade
Aux rides de la glace
Rouge rougi d'attendre la nuit

Y parle plus haut
Que cette ferraille de lèvres

Où s'ouvre le livre qui attend Midi
Sous la jaune aporie des lampes.

Des ifs sur le tambour, la rive
À travers ces lenteurs passe l'ombre ;
Elle a cette démarche à même la parole,
Tout près de l'épaule entrevue ;

La coulée d'une cuisse ouvre l'herbe du soir
Où l'orage fleurit, remontrance de l'Arche
Au comme de la terre.

Un poème latent
Crépète vertical sur le jour qui se lève
Au fond du tournant noir.

Et la torche des feuilles monte sa décharge
Où la moisson d'étoiles cible la fenêtre.

La clef des chevaux, la bordure
Étonnée sur l'herbe qui penche
Son vert d'ongle d'eau (promeneuse à travers
Le brouillard, elle cherche ses mots), complots
De harnais sur le galop d'ornières, c'est

Le paysage entier composé de ruisseaux
Tendus ; Le manège piqué
Entre le gel des doigts, la cassure
Éblouie par l'ombre de son pêne. Ici,

Au plus bas le ciel sur nos lèvres
Lave la parole. Et la robe qui traîne
Nue sur le chemin est le corps qui se prend
Au pari des clôtures.

copeaux d'angles

La gorge défaite, offrande perdue
Sur le tranchant du rire, elle avançait
Vers moi, excessive, mortelle
Toupie. Tapage volant parmi tout
L'endroit qui raffolait d'elle, aussi
De l'ellipse aux glaçons des bras
Qui tintaient. Ses troupeaux roussis
De forêt brûlée (l'incendie marchait
Parmi sa fanfare, cuivre insolent
D'acides oiseaux). Les lièvres des dents
Au bord de l'abus mouillé de sa voix
Sautillaient. Et elle : « J'ignore qui est
Properce, mais moi, vaurienne en paroles,
Je suis Cynthia, « – Et, vrai, elle scin –
Tillait sur parole. – Et moi : « La voie
Qui aux muses mène est étroite, FOR –

TUNATA MEO SI QUA EST CELEBRATA
LIBELLO, citai-je, afin d'humilier
Les roux étourneaux de sa provocante
Et belle ignorance, de mes jeux latins.

Vent de départ toujours au tournant
Disparait ton dos, la vie
Aiguise ses os sur la pierre, aussi
D'elle même parcimonieuse, elle choisit
La montagne, aussi comme est lente
De fleurs la décrépitude, ces fronts
De bruyère font des épilogues pour tous
Nos romans (le romarin se tient
Embusqué dans les mots) ton pot
De miel dans les yeux dit adieu
À des ruches multicolores (le temps
Est cloué à des versants d'attente) ta main
Qui s'agite à chaque seconde
Effraie un gibier, comme on trouve un tambour
Arrêtant le geste qui te répondrait, mouchoir
De remords, d'un poème à l'autre et
D'un lieu à l'autre, le même, pâtre
Au profil des ombres sur les rochers, seuil
Que flaire le groin de l'orage, où pleut
Le van, la fissure, (et le coude blanc...

Si tu te prends dans l'insuccès du jour,
La voix des corbeaux (cent becs,
Leur pompe sur la moire vue
En levant la tête) amène à sourire
À rien qu'à ce gâchis du vol
Régulé par le mime des grains, la terre
Arrondie par la bosse des choses
À reconstituer; mais vient

Une cycliste, mèche énervée, (montant
La côte, moulant
Le temps à ses jarrets fertiles (tu
Regardes, sanglé sur le porte-bagage
Le secret s'enfuir (sa pointe subtile
Dessiner les champs, leur givre
D'accès fracturés, se coucher
Dans les draps ironiques de tous les possibles.

Parmi ces pierres la peur qui dévale
Au regard qu'atermoie cette ombre
Dansée. (Tu te glisses, furtif baillon
D'une mèche, agreste remord
Qui relance un front). Et déjà
S' imagine un pas, une légère entorse
Spiralant une herbe, et baste,
Le grappin fléchit, rused les avalanches
Des labiées rythmant plus d'un déhan-
chement. (t'imaginer suffit), la cadence de vivre.
Sandale d'absence au lieu des fiers crampons
Nous tient ce cambrement, roche qui se déplie
Quelque voile, sommet peut-être qui s'étale
À hauteur de la vue. (Et les lunettes bleues
De cette railleries dont tu noyais mes graves
Pensées enfourchaient
Comme celui de l'âne, mon regard vers l'ange).

Ponts de pierres sur les nuages, le ciel
Renversant, fronde inverse vers l'œil
Qui chevauche la main ; sur le lierre
Un bâillon d'orage ; ce goût d'airain
Dans les noirs taillis ; des combats
Presqu'à nos chevilles, ces groins
De mystère. Le livre en main, (nous lisions

Homère). Et sur le chemin,
Traversée partout de lézards, sur nos faims
Essentielles, le bleu décousu
D'une énorme plaie. Et nous: est-ce baraque ou tente
L'attente ? Et cette controverse nous actualisa.

À travers ce qui bouge et prend de la distance
Révèle ses bulles d'eau nue ses prodiges
Aussi ses verrous aux ongles des ramures
Et museaux de bêtes sous les bagues vertes
On écoute et on voit les paroles les mots
Les grattements sur les moulures le lierre
La progression du chemin qui file vers l'Est
Les roues torturées dans les sillons vivants
On regarde le meurtre roux sur les clôtures
Du jour qui décline sous les doigts du soir
Où le seul promeneur porte un sac plein de lettres
On sent cette fumée qui monte en s'étirant
Le paysage entier qui perd tout le réel
Et demeure le plat visage du miracle
À la table où la main s'entête jusqu'à l'ombre
Du prochain tournant pour égarer la mort.

Morsure de la carte, efficace étirage
De notre contrée, (nous voulions la durée
À ce congrès de soie où repassait le sobre
Animal de la soif) : ton corsage tonnait
Sous la tonnelle bleue.

Mais l'incrée poinçon mijotait
Dans les plis, (le Charon de ramure embarquait les damnés
Rejetons de la pluie),

Alors que l'argutie d'une épaule avançait

La véranda moqueuse d'une meurtrière
De cahots furtifs, (on gardait le subtil
Défaut jusqu'au tournant

Où tu tirais la langue chargée de pépins
Au massicot toujours plus bref

De l'horizon).

Cette falaise encore te penche, un ressac
T'évertue dans les nœuds Neptuniens
D'un goudron farceur, (les fécaux remous
Ont couvert le ciel en dessous). Impossible
Chute, souhait cependant. (L'épochè du poème
Entre nos parenthèses), fadaise aussi bien
Appelant d'en bas, sirène, sa voix mitraillée
D'écailles, à nos yeux bandés
D'ironie ;

Plane aussi au plus haut
Filet, l'oiseau noir des sèches, ce sont
Rémiges du front, cherchant rémission
De plages,

Au féal biseau de la craie.

Soleil juge et s'enfouit la terre
Sous tes jupes. (Sol dominant
Ce ras sous ton pas, ce bas
Qui t'enlève nue

Sous l'orteil du bleu), sue
Par cœur la nuit sans éveil
Et cet or, mais tumulte

A la moue

De ton sang, sous le sens
De ta vie. Nul

Linge ne t'ange mieux
Qu'au fil plus tendu (dans l'intermédiaire
Position tenue

Par exil) de la langue plus
Travaillée que labours
De fièvre.

sonates

Bruits des moteurs, vitres qui vibrent, torchon
De l'envol d'oiseaux dans la fumée, carquois
Des choses en mémoire, alors que dans la chambre
La bibliothèque me tourne le dos, les archers
Du rêve de la nuit reposent sur ma nuque
L'acide empennage de flèches ardées
D'un vain poison songeur; dehors, l'air attire
À la mélancolie de jambes talonnées
De paroles perfides; les grues sont de fer
Pour la réparation du vétuste bruyant
Visage des chantiers du jour et du poème
En construction pour voir et construire le temps
Que surfilent les anges de nous prendre au mot,
Pour que soit dit, pour rien, simplement le passage.

[...]

du même auteur :

- *(Ici) (poésie)*
Éditions de la Grisière - 1970
- Incipit
Ed. Cheval d'attaque - 1976
- Thyeste de Sénèque - *(traduction)*
Cahiers du double - 1979
- 49 poètes, un collectif *(poésie)*
Flammarion - 2004
- La réinvention du corps chez Rimbaud
in *Suspendu au récit la question du nihilisme*
Editions Comp'act - 2006
- Voieries et autres ciels *(poésie)*
Le chasseur abstrait éditeur - collection *Djinns*- 2009
- Sonates *(poésie)*
Le chasseur abstrait éditeur - collection *Djinns*- 2009
- Joie rouge - *illustré par Valérie Constantin (poésie)*
Le chasseur abstrait éditeur - collection *Ada*- 2009
- Congrès *(poésie)*
Le chasseur abstrait éditeur - collection *Djinns*- 2009
- La tournée du barman - *illustré par Francine Sidou (poésie)*
Le chasseur abstrait éditeur - collection *Ada*- 2010
- Les noces d'Hérodiade de Stéphane Mallarmé - Mystère
Le chasseur abstrait éditeur - collection *NOIR*- 2010
- Parking blanc *(poésie)*
Le chasseur abstrait éditeur - collection *Djinns*- 2011

Le chasseur abstrait éditeur

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX
12, rue du docteur Jean Sérié
09270 Mazères - France

www.lechasseurabstrait.com
info@lechasseurabstrait.com

ISBN : 978-2-35554-279-4
EAN : 9782355542794

Dépôt Légal : juillet 2013

Copyrights :

© 2013 Le chasseur abstrait éditeur



Gilbert Bourson a longtemps dirigé une compagnie théâtrale. Il a publié de nombreux textes sur la dramaturgie dans *Travail-théâtral*, *Théâtre-public*, ainsi que dans le *Journal du Groupe Signes*, revue qu'il a lui-même créée. Parallèlement il a participé à plusieurs émissions sur France culture : atelier de création radiophonique avec Jean Ricardou, *Poésie sur parole*, etc...

Œuvres complètes
de
Gilbert Bourson

Poésies

Les 8 livres :

Sonates
Congrès
Joie rouge
Voieries et autres ciels
La tournée du barman
Parking blanc
Se faire un lieu
Quarante poèmes en prose



Prix: 35 €

www.lechasseurabstrait.com